

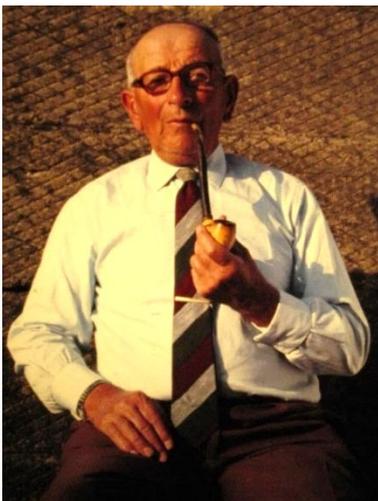
## MEMOIRES

**Gustave Ronvaux (1901-1992), souvenirs tirés de l'oubli**

---

**Marc RONVAUX**

*Au début de l'année 1983, Philippe Bouvier interviewait mon grand-père et parrain Gustave Ronvaux, bourgmestre du village de Pontillas de 1947 à 1964. Le jeune homme qu'était alors M. Bouvier, qui allait faire l'essentiel de sa carrière au Conseil d'État jusqu'à en devenir auditeur général, s'était attaché à ce personnage, qui à plus 80 ans passait encore ses journées sur un tracteur à la ferme de Narmont. Les cassettes audio de leur long entretien ont miraculeusement franchi les décennies et leur version récemment numérisée a fait le bonheur des descendants de Gustave. Au-delà du souvenir familial, il m'a semblé qu'il y avait là un témoignage de première main sur la vie rurale dans un village du Namurois au début du siècle passé et j'ai décidé d'en reprendre l'essentiel dans ce petit article, avec quelques illustrations et précisions utiles. Les rares phrases en wallon ont été traduites et certains extraits ont été regroupés.*



◀ Gustave Ronvaux à l'époque de l'interview.

## Naissance et famille

Je suis né le 28 avril 1901 à Pontillas<sup>1</sup> et je n'ai jamais quitté le village. Ah si, j'ai quitté Pontillas quand je me suis marié, pendant cinq ans. Je suis allé habiter à Gochenée<sup>2</sup>, c'est fort près. *Il montre la petite maison voisine de la sienne* : Je suis né là, dans la maison de mon père.



Que faisaient mes parents ? Mon père, je ne l'ai vu travailler qu'un peu, quand j'étais très petit. Il était atteint d'asthme. Il travaillait dans les fours à zinc, chez Dumont<sup>3</sup>. On faisait des journées de 12 heures, la loi des 8 heures n'était pas encore votée<sup>4</sup>. Il travaillait dans les fours, mais il n'a plus pu y aller, ayant perdu l'haleine. On l'a placé comme portier, mais il n'a pas pu non plus continuer. Il a passé une misérable vie avec ce truc-là.

◀ Le père de Gustave, François Louis (1873-1963), ici en 1942.



▶ Les usines Dumont à Sclaigneaux en 1890.

<sup>1</sup> Village situé à 17 km au nord-est de Namur, réuni depuis 1977 à la commune de Fernelmont.

<sup>2</sup> Hameau voisin de 1 km, sur le territoire de l'ancienne commune de Forville.

<sup>3</sup> C'est l'ingénieur liégeois Gustave Dumont (1821-1891) qui établit à Sclaigneaux, à partir de 1848, d'importantes usines spécialisées dans le traitement des minerais de plomb et de zinc. Elles fermèrent définitivement en 1978.

<sup>4</sup> Le vote de la loi instituant la journée de 8 heures et la semaine de 48 heures pour tous, prestée en six jours, date de 1921.

Mais il y avait quatre enfants<sup>5</sup> à la maison, c'est maman qui est allée travailler<sup>6</sup>. Attention, à l'époque on ne gagnait pas tellement. Un franc par jour et être nourrie pour donner du pain à ses enfants<sup>7</sup>. C'était une très bonne cuisinière. Elle travaillait à Bierwart chez Lahaye, qui avait un haras de plus de 300 hectares<sup>8</sup>. Lahaye exploitait toutes les fermes de Bierwart. Il était locataire des comtes de Bryas<sup>9</sup>, qui étaient propriétaires des bois, des trois fermes du village et de la ferme de Narmont à Pontillas. Ma mère allait faire des dîners au château de Bierwart quand le comte de Bryas y venait. Quand j'étais gamin, on allait y porter les gibiers qu'on avait tués. C'était giboyeux, ce n'est pas comme aujourd'hui où tout le monde veut chasser, c'est ruiné.

Mon frère Célestin est devenu gendarme, comme le plus jeune, qui est pensionné et vit aujourd'hui à Chênée. La vie de gendarme était alors plus dure qu'aujourd'hui, c'était la gendarmerie à cheval, et il y avait le soin des écuries.

L'aîné de mes frères est celui de Namur. Il est né en 1896 et il est encore vivant<sup>10</sup>. Il n'y avait aucun imbécile chez nous ! Lui a commencé comme garçon de courses, mais il est allé à l'école le soir et il a changé d'emploi pour travailler dans une maison de confection à la Bourse, chez Duchêne. Il ne s'est pas contenté de ça, il est allé à Bruxelles et à Charleroi faire des étalages et il a appris l'anglais pour aller en Angleterre acheter des tissus. Il a fait des affaires énormes ! Saint-Michel, c'est

---

<sup>5</sup> Gustave avait trois frères, Walter (1896-1987), Célestin (1903-1958) et Émile (1907-1990) ; une fille, Marie-Thérèse (1899-1900), est morte en bas âge.

<sup>6</sup> Marie-Thérèse Thys (1872-1946).

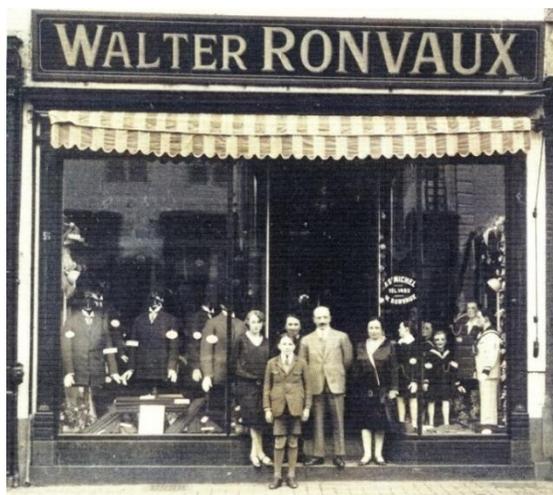
<sup>7</sup> En 1896, le salaire médian de l'ouvrier est de 3,56 fr., celui de l'ouvrière de 1,49 fr. Voir ainsi, L. MARCH, « Le recensement des industries en Belgique en 1896 », dans *Journal de la Société statistique de Paris*, t. 43, 1902, p. 257-26. Les salaires des ouvriers agricoles sont nettement inférieurs, mais ils croissent rapidement entre 1900 et 1914. Le prix du pain d'un kilo est de l'ordre de 30 centimes.

<sup>8</sup> La famille Lahaye, qui occupait le château-ferme, était connue pour son important élevage de chevaux de trait.

<sup>9</sup> La famille de Bryas est une famille de vieille noblesse originaire d'Artois, alors propriétaire de vastes domaines en Belgique, dont celui du château de Morialmé, construit par elle au xvii<sup>e</sup> siècle et aujourd'hui à l'abandon.

<sup>10</sup> Étonnant destin en effet que celui de Walter Ronvaux (1896-1987), *self made man* par excellence qui a quitté son village au sortir de l'enfance pour faire fortune dans le commerce. Il a exploité le grand magasin de confection pour homme « À Saint Michel », à l'emplacement actuel de l'hôtel de ville de Namur.

important. Combien avait-il de maisons à Namur ? Et un château à Wépion ! Mais il a travaillé énormément, ça ne vient pas tout seul...



◀ Walter Ronvaux devant le magasin « À Saint Michel » vers 1935.

### Pontillas avant 1914

Les chemins étaient macadamisés, mais sur une largeur de trois mètres. Les fermiers empiétaient sur les chemins de terre. Certains, larges de 14 mètres, ont été labourés.

Mon grand-père se souvenait bien qu'il n'y avait aucune maison de ce côté-ci de la grand-route<sup>11</sup>, le « Baty »<sup>12</sup> n'existait pas, ni ce chemin-ci.

Pontillas a été important, c'était le chef-lieu du canton, ce n'était pas Éghezée<sup>13</sup>. Nous avons 900 habitants à l'époque, au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. Le

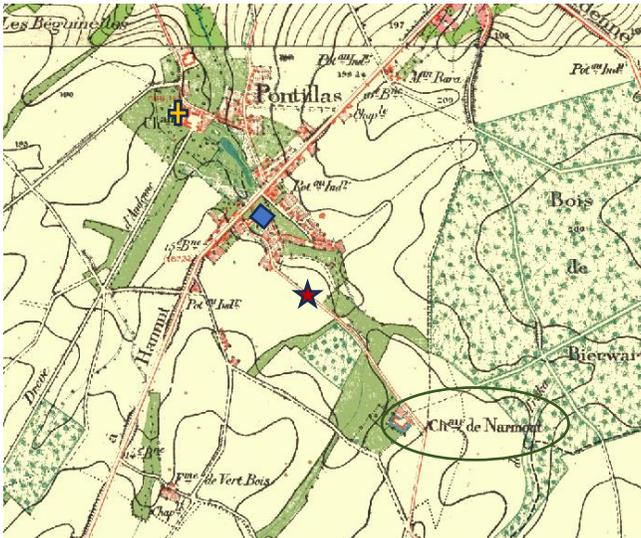
<sup>11</sup> Le village est traversé par la route de Hannut, tracée au début des années 1840. L'église et le château se trouvent en effet au nord de cette chaussée. Il est cependant inexact de dire qu'il n'existait pas de constructions de l'autre côté. La carte de Vandermaelen (1850) en indique déjà une bonne vingtaine, dont la moitié au moins figurent déjà sur celle de Ferraris (1777). Le chemin vers Narmont est également très ancien. La tradition verbale s'avère bien souvent trompeuse. Sous l'Ancien Régime, une importante enclave liégeoise se situait au sud du village, encerclant le château-ferme de Narmont.

<sup>12</sup> Dans le wallon namurois, le « baty » (bati, batty) est un terrain, planté ou non, qui sert de place publique au village. La commune de Fernelmont vient précisément de recevoir un important subside dans le cadre du projet « Cœurs de villages » pour réaménager le Baty de Pontillas.

<sup>13</sup> Pontillas était en effet chef-lieu de canton dans le département de l'Ourthe sous la période française. Éghezée en était cependant bien un autre, dans celui de Sambre-et-Meuse.

<sup>14</sup> Cette information est inexacte. Selon les recensements, la population de Pontillas était de 376 habitants en 1846, 438 en 1866, 487 en 1880 et 459 en 1890. Après le pic atteint vers 1890,

village était plus grand. Quand j'étais à la charrue en face de chez Pasquet, on trouvait encore des morceaux de muraille et plus loin, en allant sur Gochenée, des restants de maisons. C'était un village disparu, des huttes à l'époque.



◀ Pontillas sur la carte de l'IGN de 1865. Le nouveau Baty est pointé en bleu : le château (ferme) de Narmont est isolé au sud-est, à 1,5 km de l'église (croix) ; Gustave a construit sa maison sur le chemin de Narmont, près de la maison paternelle (étoile).

Quand quelqu'un mourait, il y avait des gros qui s'approprièrent tout. Les Hénault ont ainsi acheté tout Pontillas, excepté Narmont<sup>15</sup>. Les grands-parents de mon papa, on leur a dit : « c'est hypothéqué, ça ». Ils ont fait ça partout, tout le monde était illettré, et c'est comme ça que Pontillas s'est étendu de ce côté-ci de la grand-route. Dans le temps, le Baty de Pontillas, c'était le grand pré, devant le château, mais les Hénault l'ont pris et en échange, ils ont donné le Warichet. Les Hénault étaient des méchants, des bandits. La marraine de mon père, qui était une belle femme à ce qu'il paraît, à vingt ans, a eu un enfant d'un Hénault ; il était malade, il l'a mariée avant de mourir, c'est comme ça

elle a lentement décliné jusqu'au creux des 1960-1980 (398 habitants en 1961) avant de croître rapidement (650 habitants aujourd'hui), selon un phénomène propre à beaucoup de communes rurales.

<sup>15</sup> La famille Hénault est omniprésente à Pontillas, à la suite de Louis Hénault (1808-1869), bourgmestre de la commune. Son fils cadet Ernest Hénault (1840-1889) n'a pas eu moins de onze enfants, dont Jules (1871-1954), avocat, est une figure connue du mouvement wallon. La famille a possédé le château de Fallais et celui de Pontillas. Elle apparaissait dans divers procès, dont l'un, jugé par la Cour d'Appel de Liège en 1852, à la suite de la cession de terres à l'État pour la construction de la route de Namur à Hannut, en contrepartie de la cession par la commune de parties d'anciens chemins vicinaux devenus inutiles.

que la femme Lahaye s'appelait Hénault et qu'elle a hérité de la ferme de chez Royer<sup>16</sup>.

Le château<sup>17</sup> a été racheté aux Hénault par le fils de Lahaye, avec le petit bois et 13,5 hectares pour le prix de 92 000 francs. Il n'y avait pas d'argent à l'époque, 20 000 francs, aucun fermier ne les avait, l'argent ne circulait pas comme ça. Ensuite, avant les Ramet<sup>18</sup>, il a appartenu à un nommé Desmet et à un Lafontaine.



▲ Le château de Pontillas, carte postale, début du xx<sup>e</sup> siècle.

---

<sup>16</sup> La sœur du grand-père de Gustave et marraine de son père, Charlotte Ronvaux (1843-1910), épousa en effet en premières noces, en 1864, Arthur Hénault (1839-1865). Ce mariage légitima une petite Marie-Thérèse, née dix mois avant la mort de son père. Marie-Thérèse Hénault (1863-1922) épousa en 1889 Léandre Lahaye (1862-1924) et en eut trois enfants. Quant à Charlotte, elle poursuivit jusqu'en Cour de Cassation, et le gagna en 1871, un long procès contre une autre veuve Hénault, Marie-Catherine Rousseau, à propos d'un testament contesté.

<sup>17</sup> Le château-ferme de Pontillas, voisin de l'église, est un important ensemble en carré datant principalement de la première moitié du xviii<sup>e</sup> siècle. Il était le siège d'une seigneurie hautaine appartenant au Ponty de 1650 jusqu'à la Révolution. Cf. *Le patrimoine monumental de la Belgique*, vol. 5, *Province de Namur, Arrondissement de Namur*, t. 2, Liège, 1975, p. 661-664.

<sup>18</sup> Henri Ramet (1891-1955), industriel, a acquis le château où il est décédé. Ses enfants Charles et Anne-Marie, puis ses petits-fils Henry, Christian et Didier l'y ont suivi.

## Narmont<sup>19</sup>

Narmont est répertorié à la commune comme château et non comme ferme, et à l'origine, c'était un château fort avec pont-levis « et consorts ». Les caves sont fortifiées. À la Révolution française en 1792, on s'est battu à Narmont, j'ai lu ça dans les archives de la commune<sup>20</sup>.



◀ La ferme de Narmont aujourd'hui (photo : commune de Fernelmont).

Autour de la ferme, il y avait une fortune en bois de chêne, dont on a fait du charbon de bois. Tout est construit en chêne coupé dans ce bois, qui venait alors jusqu'à la ferme. Il y avait des bois partout. J'ai connu des défrichages dans les environs, mais pas à Narmont, au contraire de mon grand-père<sup>21</sup>. Près de Narmont, le principal chemin de jadis, en terre, passait par les baraques. La route a été faite « pour les gros ». Elle n'était qu'à moitié faite au début.

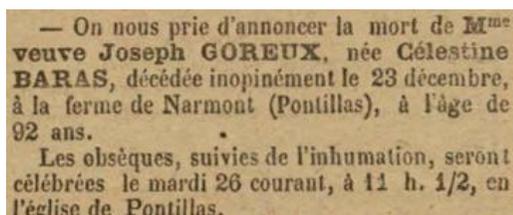
Les Hénault possédaient tout Pontillas sauf Narmont, dont le comte de Bryas a hérité. Bryas a vendu et Goreux a racheté la ferme, qu'il a réunie à ses propres terres. J'ai connu le père, « le vieux Goreux ». Il a marié une femme de 25 ans plus âgée que lui, il avait 20 ans, elle en avait 45 : c'est

<sup>19</sup> La ferme, datée par ancras de 1750, jugée anachronique en raison de ses douves et son passage fortifié, doit son nom à l'ancienne seigneurie de Noirmont (cf. *Le patrimoine monumental...*, p. 664-665). Gustave était très attaché à la ferme de Narmont, très proche de sa maison et où il a travaillé pendant près de 75 ans, ainsi qu'à la famille Detroz.

<sup>20</sup> Si Narmont figure bien comme château sur les cartes du XIX<sup>e</sup> siècle, aucune source n'atteste de combats lors de l'invasion française de 1792.

<sup>21</sup> La cartographie atteste en effet une réduction importante de la surface boisée aux environs de Narmont (disparition des bois de Tonnoy et de Troka) entre 1850 et 1865, dans la jeunesse donc du grand-père Walthère, né en 1845.

du jamais vu ! Elle a encore eu un enfant, le père de Joseph Goreux, qui a été maieur à Bierwart<sup>22</sup>. Mais en même temps, il a fait un enfant à une jeune fille de quatorze ans, et même que ça a été une belle femme ! Sur un mur de la ferme, en haut, il y a encore une inscription : « Ici je fus baisée à l'âge de 14 ans moins quatre jours »...



◀ Avis mortuaire de la « jeune mariée » de 1867. *L'Ami de l'Ordre*, 25 décembre 1916.

Plus tard, Detroz a repris Narmont<sup>23</sup>. La ferme, qui n'exploitait au départ que 10 hectares, en comptait 110 quand « le Detroz » l'a reprise. Après la guerre, il a payé les 5 % à Gutt, mais il a pu récupérer l'argent en vendant deux parcelles de terre derrière la ferme<sup>24</sup>.

À Narmont, il faut mettre beaucoup de froment, on le vendait 18 francs les 100 kg. Avant la guerre, il y avait quinze ouvriers, des gens du village, plus trois domestiques pour les chevaux, qui couchaient dans les écuries et un vacher. Pour la moisson, il y avait cinq faux, cinq femmes pour ramasser et faire les gerbes et cinq lieus. Ils ne faisaient pas la moisson « pour des sous », mais ils avaient la onzième gerbe pour eux. C'était alors le système : le 11<sup>e</sup> dizeau<sup>25</sup>. Mais en 1914, il y avait déjà des moissonneuses lieuses.

Quand on fauchait à la faux, il y avait à glaner, ce n'est pas comme les machines, ça éparpillait. Quand on glanait, on rapportait ça chez soi et

<sup>22</sup> Lambert Joseph Goreux (1844-1904) a épousé en 1867 Antoinette Célestine Barras (1825-1916). La différence d'âge n'était donc que de 19 ans et les époux avaient respectivement 23 et 42 ans. Un fils unique, Victor (1869-1944), est en effet né de cette union, lequel a épousé Marie Thérèse Fadeur et a eu cinq enfants, dont Jules Joseph Goreux (1904-1980), devenu bourgmestre de Bierwart en 1958.

<sup>23</sup> Léon Detroz (1881-1961), originaire de Famenne, qui a remis sa ferme à ses fils Louis (1927-2019) et Léon (1930-1965) ; Luc (°1957) a ensuite succédé à son père Louis. Philippe Bouvier, auteur de l'interview, est le neveu et filleul de Louis.

<sup>24</sup> Allusion à l'opération Gutt, du nom du ministre des Finances Camille Gutt, qui a imposé en octobre 1944 une série de mesures visant à contrôler la masse monétaire

<sup>25</sup> Dizeau est bien un terme français, et non wallon, qui désigne normalement l'ensemble des dix gerbes ou des dix bottes de foin. Sous l'Ancien Régime, la dîme portait sur cette onzième gerbe.

on battait. On pouvait avoir ainsi 100 kg de froment, qu'on faisait moudre et un peu d'avoine pour les poules. Le fermier Goreux avait un homme de Pontillas qui était valet domestique à cheval, et lui faisait annoncer : « on glane à une telle heure à Narmont ». Le garde champêtre le faisait aussi. Tous les gens du village allaient glaner.

## L'enfance

Quand j'étais petit, la vie était très dure. On vivait très pauvrement, partout. Dans mon enfance, on allait sur les chemins pour faire paître les vaches. Tout le monde avait des vaches, sur 130 maisons à Pontillas, 110 qui avaient des vaches. Les ménages avaient une vache, parfois deux et même trois, ça dépendait de la famille. Mais on ne pouvait avoir un morceau de terrain, les fermiers disposaient de tout. Il fallait accourir de l'école pour aller les faire paître sur les fossés, sur la drève, presque jusqu'à Noville-les-Bois, et même dans le bois. Mais tout le monde avait un petit morceau de terrain qu'il allait bêcher, c'est quelque chose à bêcher 25 ares, 5 verges<sup>26</sup>. On plantait les patates pour les enfants. Il n'y avait pas de lois sociales et il y avait quatre enfants à la maison, et papa ne travaillait pas.

On vendait le sauret 5 ou 6 centimes et personne ne mangeait un sauret seul, on le coupait en deux. Et le beurre ? Comprends ça, les vaches n'étaient pas bien soignées chez les particuliers, on disait : une vache qui donne une livre de beurre par jour, c'est une bonne vache<sup>27</sup>. La femme qui avait des enfants vendait la livre de beurre 80 à 90 centimes et mangeait la maquée.

Je me souviens bien, le boucher ne passait chez personne, puis, quand j'ai été un peu plus grand, dans quelques ménages où il y avait plus d'argent, qui avaient « plus facile ». On tuait une vieille bique ou deux, on allait chercher un petit morceau pour la kermesse à Pontillas.

Il venait des hivers plus durs qu'aujourd'hui, mais le bon temps arrivait plus tôt. Nos anciens habitaient les cavernes et il est venu une période

---

<sup>26</sup> Toute sa vie, Gustave a encore usé des anciennes mesures, bien que le système métrique décimal ait été rendu obligatoire par la loi du 11 juin 1836. Le bonnier de Namur correspond à 0,946 ha, la grande verge à 4,73 ares.

<sup>27</sup> Comme il faut 22 litres de lait pour faire 1 kg de beurre, la production d'une bonne vache était donc d'environ 11 litres. Une bonne vache laitière produit aujourd'hui plus de 32 litres par jour.

plus froide, ils ont construit des huttes, on nous a enseigné ça à l'école... On se chauffait au bois, « on regardait à tout, cher ami ! », car le m<sup>3</sup> de charbon coûtait 13 francs, même s'il a été moins cher. Le sol était en terre battue, pas de brosse, pas de loque, mais on blanchissait les murs. Nous avons eu trois enfants. Je touchais 70 francs de « familiales » par mois, 15 francs pour le premier, 20 francs pour le deuxième, 35 francs pour le troisième. Mon frère qui en avait deux touchait les familiales comme moi, autant que moi si pas plus, il était patron. J'étais toujours méfiant, j'avais famille, on avait fait construire notre maison, on a été fort avancés parce qu'on était travailleurs et économes, on a tiré son plan du mieux possible.

## L'école

On y était assez nombreux, car il y avait beaucoup d'enfants à l'époque. En 1906, à la date du 1<sup>er</sup> septembre, il y avait déjà seize enfants nés dans le village. J'ai vu ça dans les archives communales, ça m'intéressait moi, tout cela. Aujourd'hui, il n'en naît qu'un, deux ou trois par an.

Mon père a toujours voulu qu'on aille à l'école tous les jours, mais certains n'y allaient pas. L'instruction n'était pas obligatoire, on y allait ou on n'y allait pas<sup>28</sup>. À la maison, on avait tous de bonnes têtes, on aurait fait des études aujourd'hui. Pendant les vacances scolaires, on allait « mexhner » (glaner). Et puis, plus d'école, j'avais dix ans cher ami !

À l'âge de dix ans, j'allais au catéchisme pour faire ma première communion. On allait au catéchisme pendant deux ans. Après le catéchisme, j'allais aux betteraves chez Royer pour démarier<sup>29</sup> ; c'est lui qui a introduit la betterave à Pontillas, c'était un bon fermier. C'est à dix ans que j'ai commencé à travailler « un peu ci un peu là », on allait conduire les vaches au fossé et déjà les betteraves, les pommes de terre... À treize ans je travaillais et je gagnais 1 fr. ou 1 fr. 25 par jour. Jouer ? Sais-tu bien quoi ? Je ne me rappelle pas d'avoir joué, moi (suit un juron), c'est vrai, sais-tu !

---

<sup>28</sup> L'enseignement primaire obligatoire pour les enfants de 6 à 14 ans n'a en effet été introduit que par la loi du 19 mai 1914.

<sup>29</sup> Arracher une partie des plants dans un semis pour un meilleur rendement.

## 1914-1918

Avant 1914, je travaillais chez Royer, à Narmont, un peu partout. En août 14 j'étais occupé à la moisson à Narmont. J'avais 13 ans ; il y avait aussi deux hommes à la journée, qui avaient 39 ou 40 ans et avaient peur d'être mobilisés. Quand les Allemands sont passés, je faisais les charrées. Ils sont descendus du côté d'Hingeon pour prendre Namur. Je les ai vus passer sur la grand-route, l'infanterie, la cavalerie puis l'artillerie. *Son épouse Mariette, douze ans à l'époque, intervient* : je les ai vus arriver, avec leurs grandes lances, on regardait par la fenêtre, ils ont passé outre et ils riaient en nous voyant ; ils voyaient bien à qui ils avaient affaire...

Il y a eu des estafettes allemandes dans le village avant le siège de Namur. Des Allemands poursuivent un homme de Pontillas, Joseph Gilsoul. Il avait une camisole jaune. Il entre chez Dachelet, il va dans le fenil avec les Allemands « à s'cul ». Il se dit : « je ne suis pas bien ici ». Il a cassé des rayons du toit, il est monté par la toiture et a dégringolé dans le fond dans le jardin. Il est revenu dans le fond du Baty. Ils avaient la terreur, les boches, ils sont venus planter leurs sabres dans le foin, mais il n'y était plus. Il n'avait rien fait de spécial, mais ils ont recherché certains hommes pour les tuer. Ils ont emmené entre deux chevaux un Riguelle, de Noville-les- Bois et sont allés le tuer à Bierwart<sup>30</sup>.

Un Allemand tenait six chevaux dans la cour de chez Mazuin, deux soldats belges l'ont zigouillé. Les gendarmes belges, ils étaient tous de la gendarmerie à cheval, avec leur grand bonnet à poil. « Tu n'as pas vu d'Allemand ici », ils me demandent. « Si, il y en a près de l'église, je dis. » Ils chargent leurs fusils, en route à cheval, « pan » directement, ils tirent. Ils tuent un cheval et l'autre s'est sauvé ; celui qui a eu son cheval tué sous lui est descendu dans le ruisseau et a fichu le camp.

Des Allemands, il y en avait à la ferme du soleil à Ambresin et il en est descendu ici, à Narmont. Ils avaient un cheval fourbu, un cheval qui n'était pas militaire et qui ne convenait pas. Goreux fauchait à la lieuse. « Halte, je prends cette jument-là ! » Goreux leur explique qu'il a un cheval de selle qui fauche plus loin, il a gardé sa jument comme ça.

---

<sup>30</sup> Il s'agit de Camille Riguelle, âgé de 27 ans. Il se dirigeait vers Gochenée à vélo avec trois compagnons quand des hussards à cheval l'ont rattrapé, poussé dans le fossé et entraîné au pas de course vers Bierwart, avant de le fusiller contre un arbre de la route.

Le voisin de Marie, qui a fait toute la guerre à l'Yser, il a combattu dans le bois de Branchon. Il m'a expliqué tout ça, je sais tout cela par cœur. Il était en train de manger, les boches sont venus, il y en avait bien cinquante. « Pan », il tue le soldat qui était à la cuisine roulante et un cheval. Ils étaient bien équipés, les boches. On a détaché le cheval, l'homme, « on lui a foutu un coup de pied à cul et foutu au fossé »...

Il n'y a rien eu en 1914 à Pontillas<sup>31</sup>. On a évacué sur le faux bruit que le fort de Marchovelette allait sonner son artillerie, on était dans les parages, on est partis, mais il n'y a rien eu et on est revenus.

Je suis allé voir avec le voisin et mon papa quand Namur est tombée, il y avait des cadavres allemands, on avait fait des tas avec. Une fois, je suis tombé sur un cadavre oublié : on m'envoie à Houssoy<sup>32</sup> tirer du sable et je dis : « il y a un cadavre là-dedans ». Il avait été tué par l'infanterie allemande, qui aussi a tiré aussi entre les forts, dans les campagnes.

On n'a pas trop souffert de la Première Guerre. Les Allemands ne s'occupaient pas des récoltes, ça allait comme ça avait toujours été, ils prélevaient seulement autant à l'hectare pour le ravitaillement. De 1914 à 1918, personne ne chôlait. Pontillas est un village où il est toujours venu beaucoup d'argent, grâce aux ouvriers des fours à zinc, chez Dumont, douze heures de travail et quatre heures de chemin, sans vélo. Peu de gens savaient aller à vélo. Le tenancier du magasin à Bierwart était le seul à avoir une voiture. Au début de la guerre, il a été réquisitionné, et à minuit, il tirait déjà sur les Allemands à Liège...

Avant la guerre, on allait déjà au moulin à Hannêche pour moudre deux sacs de froment, et on en avait pour quelque temps. Pendant la guerre, nous étions encore des enfants, et avec mon frère plus jeune, on allait au moulin la nuit, en cachette, à Hannêche et à Oteppe avec 15, 20, 25 kg de froment dans une voiture d'enfant ou une petite charrette. Tout le monde faisait pareil.

Avec les vaches de mon père, j'ai été réquisitionné. Une fois, je suis allé à Thon Samson avec une vache et 100 kg de froment. Gamin, la nuit, j'ai

---

<sup>31</sup> Outre les épisodes qu'il évoque, Gustave n'évoque pas la panique semée le 11 août dans le village par un groupe de hussards, l'installation d'une pièce autrichienne d'artillerie lourde, ni le repas au presbytère du fils du roi de Saxe. Cf. J. SCHMITZ et N. NIEUWLAND, *Documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande dans les provinces de Namur et de Luxembourg*, t. 2, Bruxelles-Paris, 1920, p. 149-151.

<sup>32</sup> Ferme de Houssoy, à Vezin, à 8 km de Pontillas.

démarré ici à huit heures du soir et suis allé par Sclaigieux et les bois Collignon pour passer le passage à niveau. Les vaches, ça n'allait pas si vite que les chevaux.

Une autre fois, je suis allé chercher des réfugiés français à Grand-Leez. Imagine-toi, d'ici à Grand Leez, il y a une distance ! J'étais chargé pour revenir à Pontillas, et on te faisait revenir en faisant un détour par Éghezée, Harlue, Wasseiges et Branchon. Ma vache était forte comme un cheval, mais elle avait vêlé et elle avait un pis « comme ça ». Une femme est venue faire deux seaux de lait, elle a été soulagée. Ces gens-là venaient en chemin de fer du côté de Valenciennes. C'était en 1917, les Allemands étaient un peu en recul, ils évacuaient les gens pour être tranquilles, ils logeaient dans les maisons et faisaient tout ce qu'ils voulaient.

Nous, c'est des Anglais que nous avons eus à Pontillas. Après la retraite des Allemands, ils suivaient à 20 ou 30 km, c'était arrangé ainsi dans les conditions d'armistice. Ils ont logé dans le village. Celui qui est soldat, il regarde toujours les femmes, naturellement, et c'étaient tous des jeunes... Certains écrivaient à des jeunes filles de Pontillas, et mon frère, qui savait bien l'anglais, traduisait leurs lettres. Il n'y a pas eu de Français ici, si ce n'est une famille française, une jeune fille avec son père et sa mère ; je l'ai revue au mariage de ta mère.

À la fin de la guerre, on voyait des gendarmes allemands à la recherche de déserteurs. Il y en avait beaucoup, à la fin, ils n'en voulaient plus, les Allemands. À la ferme de Landenne, du côté du bois de Bierwart, l'un d'eux a tiré deux coups sur un déserteur. Je vais à la ferme, je le vois encore celui-là, un gendarme de Noville-les-Bois, il était venu pour contrôler les cochons et il avait vu ce soldat allemand, là, dans le corridor : « il a peté l'camp et il a s'ti à s'cu » (il s'en enfui et il s'est lancé à sa poursuite)...

En 1919, il y avait 83 élèves en âge de fréquenter l'école, selon archives communales. Seuls 10 ou 12 y allaient. Les trois quarts et demi portaient le nom de leur mère. Beaucoup étaient prisonniers en Allemagne, mais ce n'est pas pour ça que les femmes n'ont pas eu des hommes...

## L'armée

J'ai fait mon service militaire avec onze hommes de Forville, tous carabiniers et grenadiers ; il y en a encore un qui vit, c'est pour te dire ! Moi, j'étais à la cavalerie à Etterbeek. Nous étions quatre fils et pour un temps, nous nous sommes retrouvés militaires tous les trois. Walter, celui qui vit à Namur, était officier de réserve, il rentrait souvent. Mon frère Célestin, qui est décédé, faisait son service à Tirlemont.

On tirait au sort. Celui qui ne voulait pas y aller se faisait remplacer en payant 1600 francs. Avec cette somme, à l'époque, on construisait sa maison. La maison de mon père, elle a coûté 1900 francs, celle de Catherine et Fernand Volont 1800 francs. C'était en 1895<sup>33</sup>.

## Le curé

Il y a toujours eu un curé au presbytère de Pontillas. Le premier que j'ai connu était Duchemin<sup>34</sup>. Il a enseigné mon père, j'avais cinq ou six ans quand il a quitté Pontillas. Puis est venu Bertrand, de Baillonville. On a dit qu'il était avec une femme de Pontillas, mais il ne faut jamais accuser quand on n'est pas certain. Un jour, en prêchant dans sa chaire, il a annoncé : « Nous avons de nouveaux habitants à Pontillas, ils s'appellent les Dodidaille (Dindons ?) ». Il parlait des Detroz, qui n'ont pas été contents. Il a été mis ici parce qu'il était braconnier. Un jour qu'il plaçait des collets et des bricoles dans son jardin, le garde du châtelain Ramet lui tombe dessus : « Attends, cher ami, dit-il, si tu mets encore une patte sur un, je te casse l'autre ; je ne prends pas les choses de mon jardin pour les lièvres à M. Ramet ! » C'était un gaillard, Godverdomme ! Bertrand est resté longtemps. Il avait une voiture, il était amateur de pigeons et allait les lâcher pour les entraîner du côté de Namur, c'était quelqu'un !

---

<sup>33</sup> Gustave évoque une période antérieure à son propre cas, car la loi du 30 août 1913 a instauré le service personnel, général et obligatoire pour tous les jeunes hommes. En 1920, quand il a été appelé, la durée du service dans la cavalerie était réduite à 13 mois.

<sup>34</sup> J. G. Duchemin, vicaire à Auvelais, a été nommé curé de Pontillas en 1852.

► L'église Saint-Martin, dont le chœur date de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, a été reconstruite en 1790. Elle menace ruine aujourd'hui.



Mon fils Louis était enfant de chœur. Il buvait le vin de messe et il le remplaçait par de l'eau, mais le curé s'en est aperçu et il lui a presque arraché une oreille. Je vais le trouver : « Il ne sera plus enfant de chœur, je dis, je ne le veux plus ». « Si, Gustave laisse-le encore venir ! » Mais il n'est plus venu, je n'ai plus voulu...

## Le travail

Beaucoup d'hommes de Pontillas travaillaient dans les fours à zinc et à chaux. Moi, je travaillais chez Godin, à la papeterie, à Andenne<sup>35</sup>. J'ai continué à travailler à Narmont après la guerre ; j'ai arraché beaucoup aux betteraves. Malgré que je le dis moi-même, j'ai été un dur : on ne mangeait pas du bouilli, c'est la moindre des viandes. On l'achetait au marché à Hannut, même ceux qui avaient les moyens.

Lili est le premier à avoir fait 60 sacs par hectare par Pontillas<sup>36</sup>. Ça a été un travailleur, Lili, je l'admire. À un moment, on n'extirpait plus, seulement le chiendent et les chardons. Les terres ne donnaient plus. Il y avait 6,5 hectares de trèfle. Il fane le premier jus, la première coupe. Je dis : « Sais-tu bien quoi ? La terre est minable, elle a besoin de quelque chose, il faut enterrer le deuxième trèfle. » Mais ils avaient peur de leur

<sup>35</sup> L'industrie papetière a été active à Andenne de 1828 (rachat des anciennes faïenceries en bord de Meuse par John Cockerill) à 1984 (fermeture du site par le groupe Intermills). Elle a été pendant un siècle aux mains de la société Godin, qui occupait plus de 400 ouvriers après la Seconde Guerre mondiale.

<sup>36</sup> Lili était le surnom familier de Léon Detroz. Un rendement de 60 sacs de blé correspond à 6 tonnes à l'hectare. Les rendements peuvent maintenant atteindre 14 tonnes en Hesbaye.

père ! Et les filles n'avaient rien à dire, c'était la vieille femme qui était maître. « D'accord, il me répond. » Gustave est de bon conseil, il a toujours travaillé pour des bons fermiers, il a des connaissances en la matière. Gustave conduit les chevaux et Lili est sur la charrue, assis. Arrive le vieux Defaux, je le vois encore. On était à la moitié. « Qu'est-ce que tu fais là ? » « C'est Gustave ! » « Il faut prendre ce que la terre donne ! » « Elle aura ce qu'elle à donner ! » Je connaissais les terres... Lili avait acheté une moissonneuse batteuse qui remplissait les sacs. Je savais que la terre avait 537 mètres de long. « Tu sais quoi, je dis ? On va faire 55 sacs de froment. » « Oh attendons encore ». Mais il voyait bien qu'on y venait. Et il a fait 61 sacs, le premier. Defaux, il n'a rien dit, « il a eu ça è s'cul », comme on dit à Pontillas. Excuse-moi, on se comprend... Il fallait se lever à 3 h du matin pour aller semer du sulfate de cuivre, qui brûle le séné et apporte de l'azote, mais ça doit se faire à la rosée<sup>37</sup>. Je semais l'engrais, dans des sacs de 100 kg. Je n'étais pas grand, mais j'étais fort. « Vous pourriez bien me payer une salopette, ai-je demandé. « Pourquoi Gustave ? » Mais il m'a donné 250 francs pour acheter une salopette, en cachette de la grand-mère...

Un jour, je tirais une charrette de betteraves avec cinq chevaux. S'arrête une voiture, en sort une dame. « Ils tirent bien, vos chevaux ! » « Oui, madame. », Elle s'avance, elle vient sentir en dessous de goreaux (harnais). « Vous attelez bien vos chevaux, vous, dit-elle, ils tirent bien, je vous admire. Reprenez un peu... » Je reprends, les chevaux tous ensemble, ils étaient habitués. « Mais à qui ai-je affaire ? moi je dis ». « Je suis la directrice de la société protectrice des animaux... »

Fanny était le plus fort des chevaux. J'ai planté 10 hectares de betteraves en un jour avec elle seule. Pas besoin de deux chevaux dans la machine, c'était léger. Ce cheval a vécu vieux, il conduisait encore les betteraves à la râperie quand ça a été les Flamands<sup>38</sup>. Il fallait remonter avec trois chevaux et un charriot de pulpe. Ils aimaient ça. Quand ils avaient fait une faute, je les frappais un peu sur l'encolure...

---

<sup>37</sup> Le sulfate de cuivre, dans ses différentes formes, est utilisé comme fongicide, désherbant et pour l'apport en oligo-éléments. Il est toxique et irritant et doit se manipuler avec une protection, inexistante à l'époque.

<sup>38</sup> Allusion au rachat de la râperie de Longchamps par la Raffinerie Tirlemontoise en 1970.

1940<sup>39</sup>

Le roi capitule. On nous dit : « Vous devez aller à Privas en Ardèche ». On passe par Le Puy, on prend le train et le bus. Les Allemands ont occupé l'Ardèche tant que la ligne Maginot ne s'était pas rendue<sup>40</sup>. J'étais dans une petite usine de soie qui hébergeait des réfugiés. On était nourris tant bien que mal, mais j'avais de l'argent gagné comme militaire. C'est là que j'ai fait la connaissance d'un nommé Rossignon, de Rossignol<sup>41</sup>. Pour revenir, nous sommes partis à 3h30 du matin. Nous avons renversé une charrette de foin et dormi sur le trottoir. Nous sommes rentrés à vélo, étape par étape. Avec Rossignon, on trayait les vaches pour boire. À Verdun, nous nous sommes séparés, je devais revenir sur Sedan. On s'est dit au revoir, on ne s'est jamais plus vus, mais on s'écrivait tous les ans. Je suis allé le voir plus tard en voiture avec mon fils Louis, mais il était mort.

Dans un village au nord de Verdun, je m'arrête dans une grosse maison avec des attelages et une machine à coudre dans la cour. J'entre, plus personne. Je décide de loger là, je rentre le vélo, le mets dans l'arrière-cuisine contre le poêle. Je mourais de soif. À la cave, toutes les bouteilles étaient vides, les Allemands avaient vidé tout. Je trouve dans une armoire une bouteille de genièvre avec des racines de plantes dedans. C'est pour te dire, la soif, c'est terrible, c'est pire que la faim, sais-tu ! Mourir pour mourir, Gustave, vous allez voir, et j'ai bu. Je ne me rappelle pas quand je me suis couché. J'ai été foudroyé. A 5h30 du matin, me voici levé. J'avais deux Français avec moi, qui avaient faim aussi. Gustave avait encore un pain français qui était aussi dur que ça, aussi sec (*il frappe sur la table*), et encore une petite boîte de pâté de foie. Et j'ai mangé ça, je suis monté à vélo et je suis rentré à Pontillas en huit ou neuf heures<sup>42</sup>. Je suis repassé chez mon frère à Namur, qui avait aussi évacué. Il y avait seulement la servante, qui m'a dit : « Tu fais ce que tu veux ».

<sup>39</sup> Après la capitulation de l'armée belge le 28 mai 1940, Gustave, qui a été mobilisé, évite la capture et se réfugie dans la petite ville de Privas, préfecture de l'Ardèche, qui est encore alors un centre important, quoiqu'en déclin, de l'industrie de la soie.

<sup>40</sup> Ceci semble inexact. L'avancée allemande de juin 1940 n'a pas atteint l'Ardèche et l'occupation des ouvrages de la ligne Maginot était achevée dès le 2 juillet, dix jours après l'armistice.

<sup>41</sup> Rossignol, village de Gaume aujourd'hui dans la commune de Tintigny. Je n'ai pu identifier ce Rossignon, patrimoine très répandu dans le village.

<sup>42</sup> Soit, en passant par Sedan, une étape de 250 km.

À Pontillas, ça a été plus dur à cette guerre-ci. Ils ont eu la misère, les boches. Il fallait livrer du beurre et de la viande ; on n'avait qu'un veau, une fois par an, et encore. Tu n'avais du froment qu'un sac à la fois. Un jour on me dit : « il faudra mettre la vache au ravitaillement lundi prochain ». Godverdomme, on avait besoin de notre vache, nous autres, c'était la guerre, on avait des enfants et ainsi de suite. Une vache de 600 kg ! Je vais trouver Royer, qui était maieur. Il avait 80 bêtes, je lui ai racheté une génisse, une bonne de 125 kg, et j'ai été tranquille...

### **Bourgmestre**

J'ai connu onze maieurs à Pontillas. Le vieux Boreux, Boreux fils, Reginster, le fermier de Vert Bois, De Smedt, du château, Jacquet pendant la guerre, Lahaye, qui a démissionné pour Dozo, et Royer. J'ai été le neuvième et il y en a eu deux après moi. J'ai été « emmanché là-dedans » par Lahaye. On m'a mis sur la liste Royer, qui a eu la majorité et je suis passé conseiller en 1933 avec Royer et Thomas.

Avant la guerre, voilà qu'il faut un garde champêtre à Pontillas. J'avais passé l'examen à Namur au commissariat d'arrondissement. Le bourgmestre pouvait présenter un candidat et je ne votais pas, puisque je postulais. La décision revenait à Bovesse<sup>43</sup>. Il y a eu plusieurs votes, et un autre a été nommé. C'était mieux ainsi, car le champêtre était aussi cantonnier et fossoyeur...

En 1947, Royer est mort presque au début de son mandat. J'étais échevin, je suis devenu bourgmestre. J'étais le plus capable, Joseph Gilsoul ne savait pas même faire une soustraction. Il ne faut pas leur en vouloir, c'était ainsi à l'époque. J'ai beaucoup travaillé comme bourgmestre, j'ai fait tous les chemins, un nouveau toit à l'église, de nouvelles fenêtres au presbytère. J'ai beaucoup fait travailler, et avec pas beaucoup d'argent puisqu'on avait les additionnels à 530. Celui qui est venu après moi les a mis à 1100 directement<sup>44</sup>.

---

<sup>43</sup> François Bovesse a été nommé gouverneur de la Province en 1937, poste qu'il a occupé avant d'en être démis par l'occupant.

<sup>44</sup> Il s'agit des centimes additionnels au précompte immobilier. Ils sont aujourd'hui de 2500 dans la commune de Fernelmont.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR

BOURGEMESTRES. — NOMINATIONS.

Par arrêtés du Régent du 9 décembre 1947, MM. Versluis (Th.) et Ronvaux (G.-J.), sont nommés bourgmestre respectivement des communes de Desteldonk, arrondissement de Gand, et Pontillas, arrondissement de Namur, en remplacement de MM. Morel de Westgaver (Ph.), démissionnaire, et Royer (D.), décédé.

◀ Extrait du Moniteur belge du 14 décembre 1947.

En 1964 ma liste a perdu sa majorité à 11 voix près<sup>45</sup>. Je suis resté simple conseiller jusqu'en 1970. Ça a été mon bonheur d'être quitte de ça, on ne touchait rien et on perdait beaucoup de journées de travail. J'ai été bourgmestre presque 18 ans. J'en garde de bons souvenirs, j'ai beaucoup appris et je touche une pension...



◀ Après la fusion des communes, Gustave en compagnie du dernier bourgmestre de Pontillas, Constant Dozo (à droite), et du premier bourgmestre de Fernelmont, Pierre Defays (à gauche).

Comme nous sommes vieux, on a vu à peu près tout !  
*Gustave conclut ainsi un entretien ponctué de quelques petits verres : c'est du bon cognac, je n'ai rien de mauvais, il y a toujours à boire ici, deux gouttes, je ne suis pas l'homme pour boire comme un fou...*

*Gustave Ronvaux est décédé en 1992, neuf ans après cet entretien et un an après sa femme Mariette. Deux de ses arrière-petits-enfants et trois de ses arrière-arrière-petits-fils vivent aujourd'hui entre sa maison et celle de son père, rue de Narmont.*

<sup>45</sup> Gustave évoque des séances houleuses à la Commission d'Assistance publique et des promesses de secours qui auraient faussé le scrutin. Faute d'une information objective, je ne le citerai pas.